



HAL
open science

Le peuplement

Denise Pumain

► **To cite this version:**

Denise Pumain. Le peuplement. A. Bailly,R. Ferras, D. Pumain. Encyclopédie de Géographie, Economica, pp.439-462, 1992. halshs-01625436

HAL Id: halshs-01625436

<https://shs.hal.science/halshs-01625436>

Submitted on 27 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le peuplement

24

Denise Pumain

Strabon déjà s'attachait à définir l'extension de l'écoumène, le monde habité par les hommes de son temps. Depuis, les géographes n'ont cessé de s'interroger à propos du peuplement de la terre : pourquoi d'aussi grands contrastes dans la répartition et les densités des populations ; quelle part revient dans leur explication aux conditions naturelles et aux faits de civilisation ; comment évaluer la charge humaine des territoires ; sous quelles conditions est-elle un agent nécessaire ou bien une entrave à leur développement ; peut-on formuler des lois qui décrivent à différentes échelles les formes, la distribution et l'évolution du peuplement ; quel est l'avenir de la terre comme habitat des sociétés ? Sollicitée par toutes les grandes sommes géographiques, par maints essais ou méditations, qui jouent dans leurs intitulés des variations multiples sur le thème « la terre et les hommes », la question du peuplement s'est ainsi trouvée au cœur de toutes les grandes problématiques de la géographie. Et pourtant, elle demeure curieusement plus un objet de controverses que matière à fortes conceptualisations.

1. Mesures et formes du peuplement

Le terme de **peuplement** a deux emplois principaux. Il désigne « l'occupation d'un territoire plus ou moins libre par de nouvelles implantations » (George, 1970) : c'est avec ce sens de processus que l'on parle par exemple du peuplement de l'Australie ou de la Pampa argentine au XIX^e siècle. On se réfère alors à la plus ou moins grande ancienneté du peuplement, on suppose l'origine des vagues d'immigration successives qui ont jalonné l'histoire de l'installation des populations, on décrit l'avancée du peuplement selon une ligne délimitant sa progression et qui forme un **front pionnier**, un front de

colonisation, planifié ou non. Ces processus sont généralement traités par les méthodes d'analyse de la diffusion spatiale (*figure 1*) (*chapitre 30*).

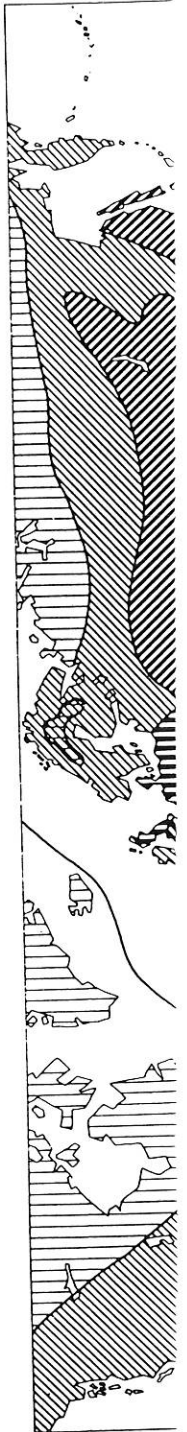
Le terme de **peuplement** est aussi utilisé pour caractériser une situation à un moment donné, il se réfère alors aux formes que prend l'occupation d'un territoire par la population. Les concepts associés ouvrent chacun sur des questionnements très divers de nombreux champs de la géographie et, par là-même, ne sauraient se suffire des mesures simples qui servent généralement à les approcher. La **densité de population** est une mesure globale censée rendre compte de l'intensité de l'occupation humaine. Elle soulève d'énormes problèmes d'évaluation, en particulier lorsqu'il s'agit de juger de la charge de population sur un territoire, par exemple, grâce aux notions de sous- et sur-peuplement. La mesure de la densité doit être complétée par une analyse de la nature et de la **répartition du peuplement**, intrinsèquement discontinu et hétérogène. La population n'est jamais totalement dispersée mais se regroupe en agrégats de dimension très inégale, qui ont conduit à définir deux catégories de peuplement, rural et urbain, et, plus généralement, à étudier les relations qui s'établissent entre la population et l'organisation de ses activités dans les territoires. Les régularités observées sont alors si grandes qu'on peut se demander s'il n'existe pas une **dynamique du peuplement** plus ou moins autonome, ou du moins pas encore contrôlée par ses acteurs.

Les questions de population étant étudiées ailleurs, on ne développera pas ici les thèmes relatifs à l'accroissement naturel et aux migrations (géographie de la population, croissance urbaine... (*chapitre 47*)), ni ceux concernant la diversité ethnique (géographie des peuples).

1.1. La densité de population

Compte tenu de l'importance stratégique accordée, de tout temps et en tout lieu, aux dénombrements de population, la mesure de la présence humaine sur un territoire s'effectue plus souvent par le décompte des hommes que par celui de leurs établissements matériels. La localisation des personnes est cependant rapportée à la résidence, donc à l'habitat.

La **densité** mesure un rapport moyen entre une population et une surface : elle se mesure en nombre d'habitants au kilomètre carré, ou à l'hectare. Son utilisation est fondamentale en géographie : « la densité de population constitue un élément capital, le plus simple et le plus synthétique à la fois, parmi ceux qui permettent d'appréhender la nature des relations entre un espace et un ensemble d'hommes solidaires dans l'utilisation de cet espace » (Sautter, 1979). Le choix de cette mesure relève peut-être de la conception naturaliste qui a prévalu longtemps dans la discipline. En effet, dans l'étude



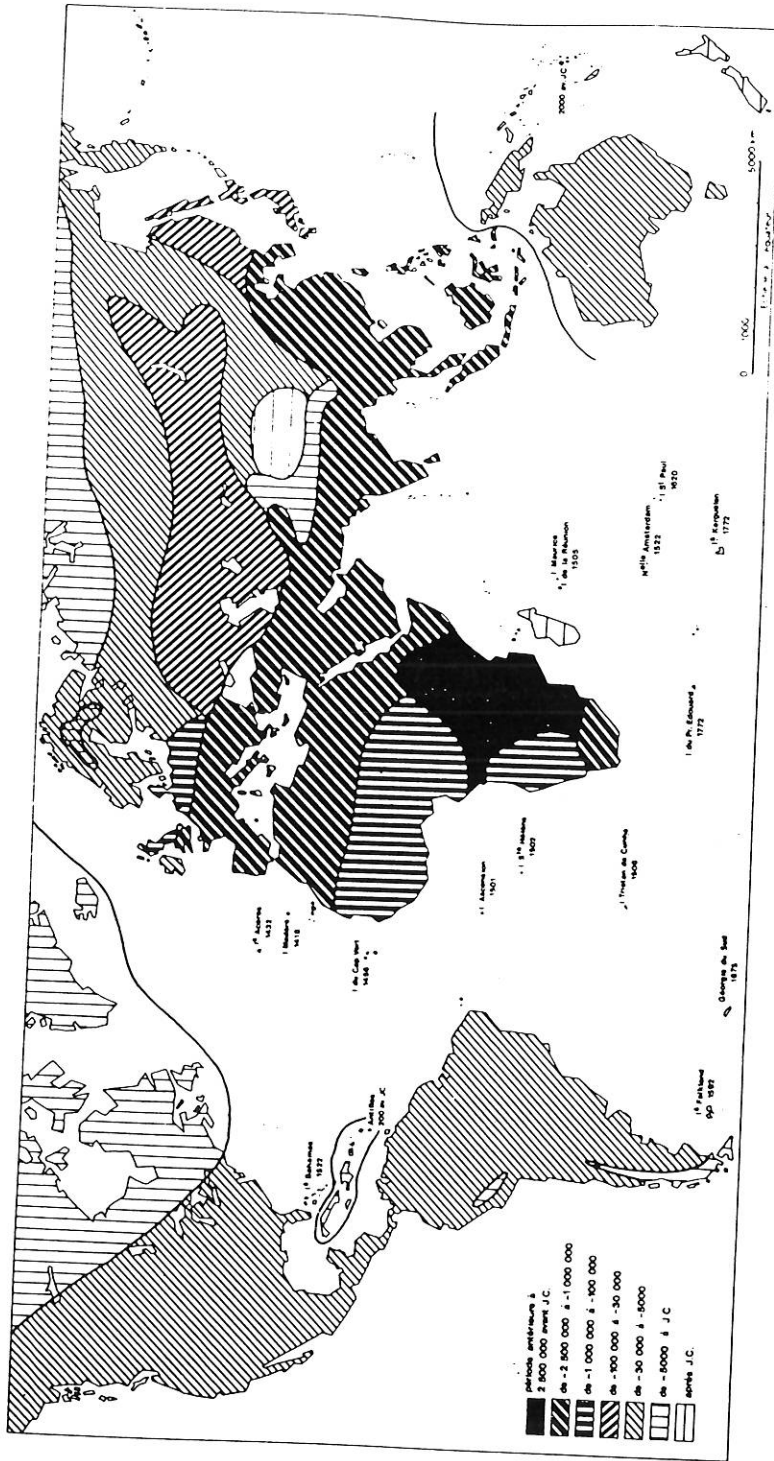


Figure 1 Le peuplement de la terre : une diffusion
 Source : D. Noin, *Géographie de la population*, 1979, p. 82.

ent traités par les (p. 30).
 er une situation à l'occupation d'un t chacun sur des graphie et, par là-t généralement à e globale censée oulève d'énormes r de la charge de s de sous- et sur- ur une analyse de ent discontinu et mais se regroupe inir deux catégo- t étudier les rela- de ses activités andes qu'on peut nt plus ou moins

ne développera grations (géogra- ceux concernant

out temps et en de la présence . décompte des localisation des bitat.
 tion et une sur- é, ou à l'hectare. é de population étique à la fois, lations entre un de cet espace » le la conception fet, dans l'étude

du couple population-espace, l'indicateur qui a valeur sociale serait la mesure de l'espace dont dispose chaque individu (*chapitre 23*), de même que l'on calcule un revenu par habitant (par exemple, on dénombre en moyenne en France presque 1 hectare par habitant, contre 0,4 en Allemagne, ou encore un habitant de l'agglomération parisienne dispose de 250 m² en moyenne contre quelque 31 000 pour un habitant d'une commune rurale française...). Le fait que la densité de population se mesure en nombre d'habitants par unité de surface l'apparente à une mesure de rendement agricole. Plusieurs auteurs ont d'ailleurs proposé de modifier le contenu des deux termes du rapport afin d'approcher au mieux cette idée de « productivité ».

On distingue ainsi, à côté de la densité brute, une densité qui rapporte la population à la surface agricole utile, ou à la surface réellement cultivée. Ces mesures ont l'intérêt de montrer par exemple que, du fait de l'importance des superficies non agricoles, le peuplement de la péninsule scandinave ne s'écarte pas autant qu'on pourrait le croire des normes de densité européennes. La relation exprimée par le calcul des densités se veut encore plus évidemment « explicative » si l'on porte au numérateur la population agricole, ou même les seuls actifs agricoles. Or, des critiques déjà anciennes (George, 1951), ont indiqué que le rapport numérique entre population et surface occupée n'est pas nécessairement un rapport de cause à effet : la surface n'est qu'un élément parmi d'autres, et parfois le moins important, dans le potentiel productif des régions, et les densités, même « améliorées », n'ont pas toujours la valeur de descripteur synthétique qu'on leur suppose.

Par ailleurs, la mesure de la densité n'a de sens que si elle peut être considérée comme véritablement représentative d'une intensité de peuplement : cela suppose la continuité et une certaine homogénéité de la répartition. Or par essence, le peuplement ne se dilue presque jamais de manière uniforme dans un territoire, mais au contraire il s'organise en agrégats de dimension très variable. Chaque noyau d'habitat introduit une rupture dans le paysage avec le surgissement du bâti, et une discontinuité dans les densités. A la campagne, les groupements de population des villages occupent peu de place dans l'étendue des champs cultivés, et les villes entassent des populations considérables sur des surfaces très restreintes. Utiliser le concept de densité à propos du peuplement implique donc toujours d'effectuer une généralisation, qui efface l'hétérogénéité intrinsèque de sa répartition aux niveaux inférieurs à celui de l'échelle considérée ; ainsi certains auteurs marquent-ils leur préférence pour des cartes de population par points, qui situent le plus exactement possible les agrégats élémentaires de l'habitat, tandis que les cartes choro-

plèthes de densité occultent la dispe

FICHE 1

Den:

D'un point de vue qu'ajustement stationnaire linéaire entre l'abscisse et l'ordonnée sont proportionnelles pour toute unité d'abscisse. Or d'après la relation administrative. Dans la mesure où la variation des superficies s'éloigne très sensiblement des proportions administratives, la densité administrative est plus grande que la densité réelle que l'on ait une relation

$P = D \cdot S$ soit $D = P/S$

entre une population et une superficie est le plus souvent

$P = D \cdot S^{2/3}$

La forme que prend la densité (1981), le processus de concentration des sociétés humaines est donc pas étonnant 2/3.

1.2. Surpeuplement

Par le passé, comme l'indicateur de densité est moins grande que la densité réelle, le cadre d'économie humaine pourrait appeler

plèthes de densité ne restituent qu'une répartition uniforme abstraite et occultent la dispersion et l'irrégularité des localisations.

FICHE 1

Densité de population et découpage administratif

D'un point de vue plus technique, la densité peut également être critiquée en tant qu'ajustement statistique parce que son calcul est fondé sur l'hypothèse d'une relation linéaire entre la population et la surface : on suppose que les quantités de population sont proportionnelles aux superficies des unités géographiques de référence, pour toute unité de dimension inférieure à la surface totale sur laquelle la densité a été calculée. Or dans les faits, ces unités correspondent souvent à un découpage administratif. Dans ce cas, le rapport réel entre la variation des populations et la variation des surfaces, c'est-à-dire l'élasticité de la relation population/surface, s'éloigne très sensiblement de la valeur un. Le plus souvent, la délimitation des *circonscriptions administratives* conduit à découper des unités dont la taille est d'autant plus grande que les densités sont faibles. Un calcul de la densité D suppose a priori que l'on ait une relation du type

$$P = D \cdot S \text{ soit } D = P / S$$

entre une population P et la surface S qu'elle occupe, alors que la relation observée est le plus souvent de la forme :

$$P = D \cdot S^{2/3}$$

La forme que prend le peuplement illustre bien ce qui est, selon H. Reymond (1981), le processus géographique fondamental : l'acte d'espacement que réalisent les sociétés humaines pour ajuster un volume, la population, à une surface. Il n'est donc pas étonnant que l'exposant qui exprime empiriquement cet ajustement soit de $2/3$.

1.2. Surpeuplement, sous-peuplement

Par le passé, la densité de population a pu apparaître aux géographes comme l'indicateur fondamental pour caractériser et comparer la plus ou moins grande aptitude des sociétés à mettre en valeur leurs sols, dans le cadre d'économies essentiellement agricoles. En tant que mesure de ce qu'on pourrait appeler l'« efficacité géographique » des sociétés, la densité doit

cependant très vite être complétée par une évaluation des niveaux de vie des populations. C'est seulement cette combinaison de la densité et du niveau de vie qui permet d'apprécier des situations de **surpeuplement**, lorsque les ressources disponibles sur un territoire ne permettent pas de subvenir aux besoins les plus élémentaires de la population présente. A l'inverse, on déplore parfois un **sous-peuplement** de certaines régions où l'insuffisance numérique de la population ne permet pas d'atteindre la masse critique nécessaire au développement.

Dès 1942, Demangeon avait noté que la notion de surpeuplement était toute relative. De même, le Dictionnaire démographique multilingue de l'Organisation des Nations Unies reconnaît-il l'impossibilité de définir un « **optimum de peuplement** », qui serait le peuplement le plus avantageux pour les habitants d'un territoire, compte tenu de la nature très diverse des « avantages » qui peuvent être considérés. La notion demeure cependant utile, à condition de se référer avec précision, chaque fois qu'on tente de l'assortir d'une mesure, aux données sociales, économiques et environnementales du lieu et du moment.

Aujourd'hui, la densité de population tend à être plutôt utilisée comme une mesure globale de la charge humaine des territoires, qui sert de point de départ à des considérations sur les problèmes de congestion et de pollution posés par les grandes concentrations humaines, ou sur les risques d'abandon et de désertification de certains territoires.

1.3. Peuplement rural et peuplement urbain

L'analyse des formes du peuplement n'est guère séparable de celle de la nature des activités humaines : alors que l'activité agricole entraîne la formation d'un **peuplement rural** diffus et relativement homogène, les activités commerciales et de service d'une part, et les activités spécialisées de l'autre (industrie et tourisme par exemple), ont engendré des formes plus concentrées du **peuplement urbain**, avec des distributions de villes hiérarchisées et régulièrement espacées dans le cas des lieux centraux, plus hétérogènes et sporadiques dans le cas des villes spécialisées (*chapitres 34 et 26*).

Parce qu'il implique une dépendance à l'égard des seules ressources locales et parce qu'il requiert une proximité assez grande entre l'habitat et le finage pour autoriser la fréquentation quotidienne des champs ou des pâturages, le **peuplement rural** est, au moins à l'origine, constitué de noyaux de petites dimensions, hameaux ou villages de quelques dizaines ou quelques centaines d'habitants. Même si dans certaines régions rurales très densément peuplées du monde, les villages peuvent regrouper plusieurs milliers d'habi-

tants, on ne dénote pas de densités atteignant

Par opposition, les formes de peuplement n'exercent guère de contraintes de population. Elles sont de forme : il comprend des densités de population gigantesques, comme celles des camps de réfugiés, où la densité d'habitants au km² est plus forte et plus constante que dans les zones les plus grandes (*chapitre 26*). Le type d'habitat est différent de celui des villes arabes ou certaines

Les formes de peuplement à un niveau d'urbanisation élevé du vieux continent sont moins sensibles aux contraintes des populations. Le peuplement est composé de lots épars dans des zones diffuses et continues. Les zones proches ont vu leur développement continu et les agglomérations de J. Gottman du

Tout autant que les progrès des formes de peuplement en réseau des villes urbaines. Elles tiennent compte des ressources urbaines, faite de formes qui peuvent être cependant d'ensemble

Si la distinction est utile, la limite entre les critères utilisés

tants, on ne dénombre que très exceptionnellement des agglomérations agricoles atteignant plusieurs dizaines de milliers de personnes.

Par opposition aux villages, les villes se définissent par le fait qu'elles n'exercent guère d'activités agricoles et qu'elles rassemblent de grandes quantités de population sur un espace restreint. Le peuplement urbain est multiforme : il comprend des bourgades de quelques milliers d'habitants jusqu'à de gigantesques métropoles de plusieurs dizaines de millions d'habitants. Les densités de population y atteignent des valeurs très élevées par rapport à celles des campagnes environnantes, toujours au moins plusieurs centaines d'habitants au km², très souvent plusieurs milliers. Ces densités sont d'autant plus fortes et présentent d'autant plus de contrastes internes que les villes sont grandes (*chapitre 35*), mais avec des variations selon le niveau de vie et le type d'habitat : le peuplement des villes américaines est en général plus lâche que celui des villes européennes, elles-mêmes moins denses que les médinas arabes ou certaines villes asiatiques.

Les formes du peuplement urbain dépendent de l'âge des villes et du niveau d'urbanisation. L'enfermement prolongé des populations urbaines du vieux continent entre des murailles étroites a produit de forts contrastes entre le vieux centre et la périphérie plus récente, tandis que les transitions sont moins sensibles dans les villes nord-américaines où l'amplitude de mobilité des populations a été presque d'emblée celle permise par l'automobile. Au peuplement contrasté des régions peu denses où les villes forment autant d'îlots épars dans un océan de peuplement rural, s'oppose le peuplement plus diffus et continu des régions à fortes densités. Lorsque des centres urbains proches ont vu leurs franges se rejoindre, on désigne cette forme de peuplement continu et polynucléaire sous le terme de conurbation. Les amas de plusieurs agglomérations et **conurbations** contiguës ont été désignés par J. Gottman du nom de **mégalopoles** (*chapters 37 et 38*).

Tout autant que la division du travail, la complexification des activités et les progrès des techniques d'approvisionnement et de desserte, c'est la mise en réseau des villes qui a permis l'émergence des concentrations de populations urbaines. La théorie des lieux centraux (*chapitre 34*) rend assez bien compte des régularités observées dans la **trame spatiale** du **peuplement** urbain, faite des dimensions relatives et de l'espacement des villes. Elle peut être cependant complétée par des considérations plus générales sur la dynamique d'ensemble du peuplement.

Si la distinction entre un peuplement rural et un peuplement urbain est utile, la limite concrète entre ces deux catégories n'est pas facile à établir. Les critères utilisés de par le monde par les statisticiens pour séparer population

rurale et population urbaine sont divers, hétérogènes et en partie arbitraires (fiche 2). Cela tient au fait que, dans la réalité, on a plus affaire à un *continuum* qu'à une dichotomie entre les caractéristiques, qualitatives aussi bien que quantitatives, du peuplement rural et du peuplement urbain (figure 3). En outre, depuis que les villes ne sont plus seulement reconnues juridiquement, ou physiquement enfermées dans des murailles, et surtout dans les pays où le processus d'urbanisation de la population est presque achevé, le réinvestissement des campagnes situées à la périphérie des villes par les populations urbaines rend plus incertaine la distinction entre un peuplement urbain et un peuplement rural. Témoignent de ces incertitudes les termes employés pour désigner ce processus de contamination, tantôt vu comme « urbanisation » et tantôt comme « péri-urbanisation », voire « ex-urbanisation ».

2. L'énigme de l'inégal peuplement du Monde

Depuis longtemps les géographes ont été intrigués par les inégalités considérables dans la répartition de la population à la surface de la terre. Plus de la moitié (56 %) des 5,3 milliards d'hommes vivent dans les pays de l'Asie de l'Est, du Sud et du Sud-Est qui représentent 17 % seulement de la superficie des terres émergées (tableau 1) : deux grandes zones de concentration, la Chine, Taïwan, les deux Corée, le Japon, Hongkong, les Philippines d'une part et la péninsule indienne (Inde, Pakistan, Bangladesh, Sri Lanka) d'autre part regroupent plus de trois milliards d'hommes. L'Europe forme, avec le Maghreb et la partie européenne de l'ex-URSS, un second foyer de peu-

Tableau 1 Répartition de la population du monde

Région	Population 1991 en millions d'habitants	Superficie en millions de km ²	Densité hab./km ²
Monde	5 384	133,5	40
Asie	3 155	27,6	22
Europe	502	4,9	103
Amérique latine	451	20,4	22
ex URSS	292	22,4	13
Amérique du Nord	280	19,3	14
Océanie	27	8,5	3

FICHE 2

a) Les critères admin.

La population est classée en zones administratives : zones urbaines, zones rurales – ou par un statut administratif : zones à statut spécial, zones à statut ordinaire. Le type d'organisation administrative des habitants, en dépendant, se trouve affecté. Les zones d'Égypte ont plus de

b) Les critères quanti

Dans de nombreux pays, la population dépassant un certain seuil est administrativement différenciée selon les pays ! En outre, les zones rurales ont une structure du système

c) Les critères socio-

par opposition aux zones agricoles. Les zones rurales d'un pays à l'a

d) Les critères foncti

rurale par la quantité d'équipements qu'elle

e) Les critères démo,

taux de masculinité plus élevé dans les zones pendant, cette obser

f) Une définition

notion de population rurale ont les moyens de

De nombreux instituts préconisent d'appliquer sur la continuité de la population pour les agglomérations s'agit d'un fait qui a été constaté dans les zones récentes, photographié (Source : F. Moricciani, *Revue géographique*, n° 245, juillet 1981)

FICHE 2

Peuplement rural et peuplement urbain

a) *Les critères administratifs*

La population est celle qui habite des localités définies comme telles par des fonctions administratives leur donnant autorité sur les autres localités – préfecture, chef-lieu – ou par un statut politique particulier attribuant une certaine autonomie. Ce type d'organisation n'empêche pas le développement « spontané » de localités dont les habitants, en dépit de leur importance numérique ou des activités qu'ils pratiquent, se trouvent classés en population rurale : certains « villages » de Chine ou d'Égypte ont plus de 100 000 habitants.

b) *Les critères quantitatifs*

Dans de nombreux Etats, la population urbaine est celle qui vit dans des localités dépassant un certain nombre d'habitants. Cependant, les seuils retenus sont très différents selon les pays : entre 200 et 50 000 habitants, ils varient de 1 à 250 selon les pays ! En outre, les chiffres sont biaisés par l'extension territoriale des localités et par la structure du système de peuplement.

c) *Les critères socio-économiques* insistent sur la spécificité des activités des citadins par opposition aux ruraux, éliminant généralement les actifs travaillant dans le secteur agricole. Les seuils et les procédés de sélection ou d'élimination sont très différents d'un pays à l'autre (10, 15, 25, 30, 50 %).

d) *Les critères fonctionnels* considèrent que la zone urbaine se différencie de la zone rurale par la quantité et la qualité des emplois, des services, des fonctions ou des équipements qu'elle possède.

e) *Les critères démographiques* comme la densité, la répartition par classe d'âge ou le taux de masculinité, sont peu employés. Ce dernier, par exemple, est généralement plus élevé dans les villes qu'à la campagne du fait de l'appel de main-d'œuvre. Cependant, cette observation s'inverse dans les pays développés et en Amérique latine.

f) Une définition croisant plusieurs critères saisit au mieux la complexité de la notion de population urbaine, mais elle est difficile à appliquer. Seuls les Etats riches ont les moyens de mettre en œuvre un grand nombre de critères diversifiés.

De nombreux instituts de statistiques ont suivi les recommandations de l'ONU qui préconise d'appliquer le concept d'*agglomération morphologique*. Ce critère est fondé sur la continuité des constructions, à l'instar de celui qui est adopté par l'INSEE pour les agglomérations françaises. Sa mise en application est très simple puisqu'il s'agit d'un fait qui peut directement être lu à l'aide de documents divers (cartes récentes, photographies aériennes), voire, au besoin, en voyageant sur le terrain. (Source : F. Moriconi « Les 100 plus grandes villes du monde », *Economie et statistique*, n° 245, juillet-août 1991).

e arbitraires
à un conti-
s aussi bien
n (figure 3).
es juridique-
out dans les
chevé, le ré-
r les popula-
ment urbain
es employés
« urbanisa-
tion ».

es inégalités
la terre. Plus
pays de l'Asie
de la super-
centration, la
ppines d'une
pka) d'autre
rme, avec le
oyer de peu-

Densité
hab./km²

40
22
103
22
13
14
3

plement presque aussi dense, mais près de quatre fois moins peuplé au total. La partie orientale de l'Amérique du Nord, à l'Est des Grands Lacs forme une concentration qui tranche sur le fond de peuplement plus lâche du continent (figure 2).

Les vides de la carte mondiale du peuplement correspondent surtout aux régions de montagnes, aux hautes altitudes, aux régions antarctiques et arctiques et à certains déserts chauds. La notion de désert est toute relative. D'après G. et P. Pinchemel « on peut parler de déserts humains, même si ces contrées connaissent des peuplements temporaires, nomades. Ces déserts sont d'ailleurs de plus en plus investis (par des implantations ponctuelles), laboratoires, stations d'observation, de prospection et d'exploitation minières et pétrolières et installations militaires. Les océans n'échappent pas au peuplement : lieux de pêche, routes maritimes, plate-formes pétrolières, villes flottantes au bord des côtes » (1988). Les géographes ont tenté d'expliquer ces contrastes (tableau 2), d'abord par l'inégale aménité des conditions de vie à la surface du globe, et par les disparités de la quantité et de la qualité des ressources disponibles. Sorre par exemple, posant les fondements biologiques d'une géographie humaine (1943), a bien montré comment les conditions physiques extrêmes, sans exclure totalement la présence humaine, la contraignent et la réduisent fortement. Les géographes ont cependant très vite récusé une intervention déterminante du milieu naturel dans l'explication des inégalités de peuplement. Gourou relève que, à conditions climatiques équi-

Tableau 2 Fortes et faibles densités par pays

Pays	Population en millions	Densité hab/km ²	Pays	Superficie en milliers de km ²	Densité hab/km ²
Hong Kong	5,9	5 695	Mongolie	1 565	1,4
Bangladesh	116,6	809	Namibie	824	1,8
Taiwan	20,5	635	Mauritanie	1 031	2,0
Ile Maurice	1,1	537	Australie	7 687	2,3
Corée du Sud	43,2	438	Libye	1 761	2,5
Pays-Bas	15,0	401	Canada	9 976	2,7
Porto Rico	3,3	370	Tchad	1 284	4,0
Japon	123,8	332	Rép. Cent. Afr.	623	4,8
Liban	3,4	326	Niger	1 267	6,3
Belgique	9,9	325	Mali	1 240	6,7

peuplé au total.
 ds Lacs formé
 lâche du conti-

ent surtout aux
 ctiques et arc-
 toute relative.
 s, même si ces
 s. Ces déserts
 s ponctuelles),
 tation minières
 nt pas au peu-
 trolières, villes
 té d'expliquer
 nditions de vie
 e la qualité des
 nts biologiques
 les conditions
 ine, la contrai-
 ndant très vite
 explication des
 matiques équi-

cie ers 2	Densité hab/km ²
5	1,4
4	1,8
1	2,0
7	2,3
1	2,5
6	2,7
4	4,0
3	4,8
7	6,3
0	6,7

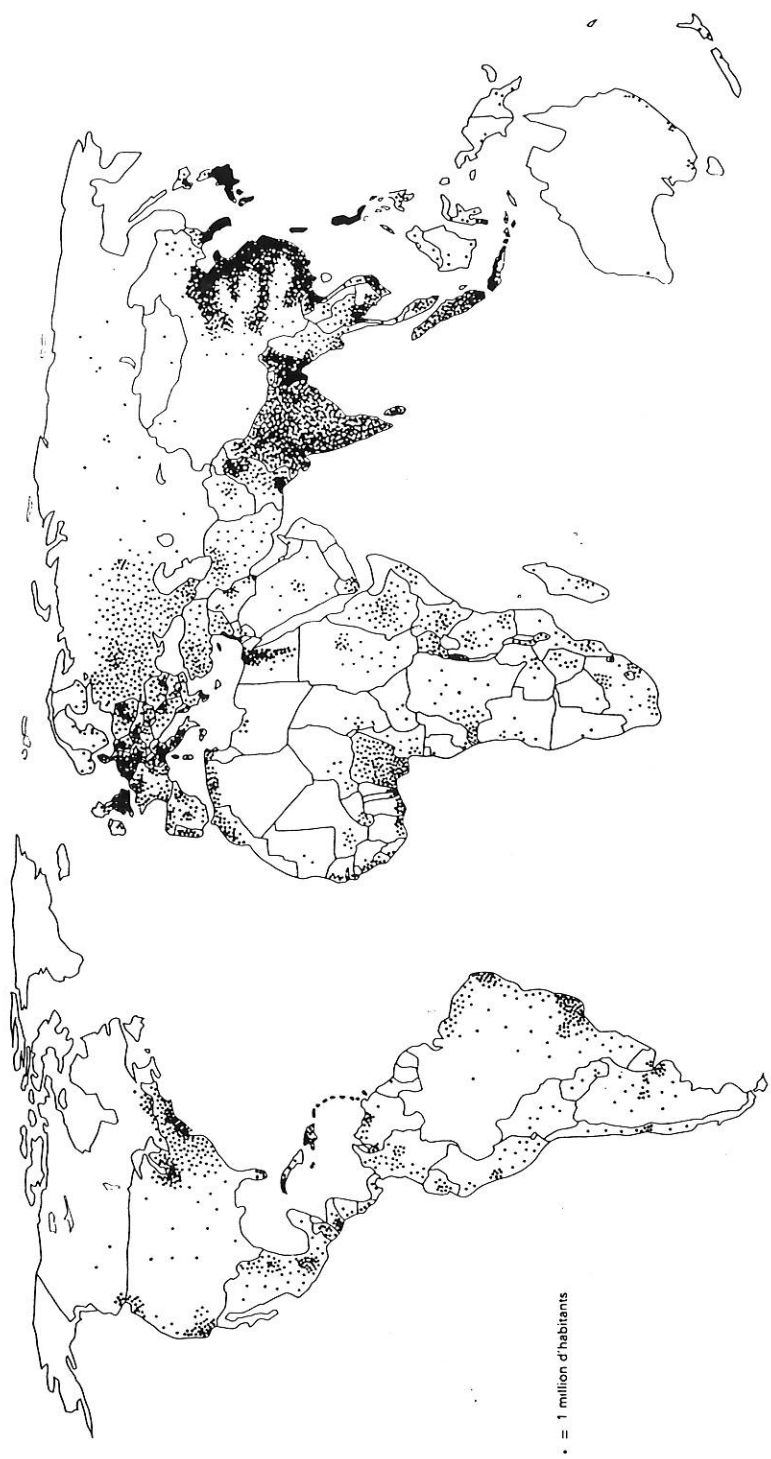


Figure 2 Inégal peuplement du monde
 Source : D. Noin, 1991, *Atlas de la population mondiale*, Paris, RECLUS La Documentation française, p. 30-31.

valentes, les plaines du Mississippi ont dix fois moins d'habitants que celles du Yang Tsé ou du Houang Ho, la Nouvelle-Zélande est moins peuplée que l'Italie ; de même tous les deltas d'Asie ne sont-ils pas des « fourmilières humaines », les deltas africains sont peu peuplés, ceux de l'Amazone, de l'Orénoque ou de Nouvelle-Guinée sont vides. Il conclut : « en dehors des limitations désertiques, la carte générale de la répartition de la population dans le monde s'explique avant tout par la civilisation et par l'histoire » (1973). De même, les auteurs de la Géographie Universelle (Dollfus *et al.*, 1990) soulignent l'intervention de processus cumulatifs dans l'émergence des grands foyers de peuplement, impliquant le perfectionnement répété des techniques agricoles, la complexité de l'organisation politique et sociale, et la souplesse d'adaptation aux innovations. C'est ainsi que des techniques comme celle de la riziculture inondée, mise au point en Asie tropicale, ont permis d'entretenir des densités rurales de plusieurs milliers d'habitants au km². Dans les pays d'Europe occidentale, c'est la longue histoire du peuplement rural puis l'industrialisation et l'urbanisation qui rendent compte des fortes densités actuelles.

Aujourd'hui, on s'intéresse moins aux causes et plutôt aux conséquences des interactions entre les populations et leurs territoires : les faibles densités exigent des aménagements particuliers pour les services élémentaires (figure 3), tandis que les charges humaines, dépassant les ressources locales posent des problèmes de nutrition et de pauvreté dans les campagnes et les villes du tiers monde (ch. 41 et 38). L'urbanisation a considérablement progressé dans le monde : 50 % de la population vit aujourd'hui dans les villes, alors que pendant des siècles, aux époques préindustrielles, on avait pour l'essentiel un peuplement rural, la population urbaine plafonnant à 10 % du total (Bairoch, 1985). Cela explique sans doute que la question du peuplement optimal ne se discute plus guère en fonction d'une densité globale, mais plutôt d'après la dimension qui serait la plus acceptable pour les villes. Très diversement appréciée par maint utopiste, la taille idéale varie également selon que les analystes privilégient les critères du développement économique ou ceux de la qualité de la vie des citoyens (Vakili, Gozzi, Pinchemel, 1959 ; Bairoch, 1977).

Plus généralement, la diffusion de l'économie industrielle et de l'urbanisation ont détaché la réflexion sur le peuplement de sa perspective écologique initiale – même si l'on discute encore du sens causal à privilégier dans la boucle de rétroaction qui relie la pression démographique et l'inventivité humaine (Boserup, 1970) ou si la controverse quant à la population maximale que peut porter la terre oppose toujours les experts, plus ou moins opti-

mistes (Klatzma prévisibles de la lyses des grand point de départ croissances diff démographique, des changement tion planétaire c

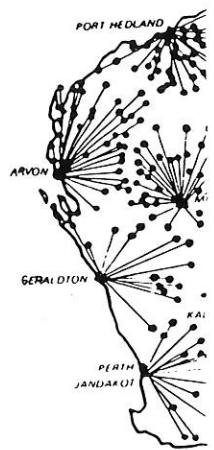


Figure 3 Les « n popula Le serv popula compe à l'inté Source Austra

mistes (Klatzman, 1983). Ce sont désormais bien davantage les modifications prévisibles de la répartition actuelle de la population qui préoccupent les analystes des grandes tensions socio-économiques mondiales et qui servent de point de départ à certaines perspectives de la géopolitique (Sauvy, 1991). Les croissances différentielles résultant de l'inégale diffusion de la transition démographique, plus que les migrations internationales, sont responsables des changements de poids des différentes parties du monde dans la répartition planétaire du peuplement (chapitre 47).

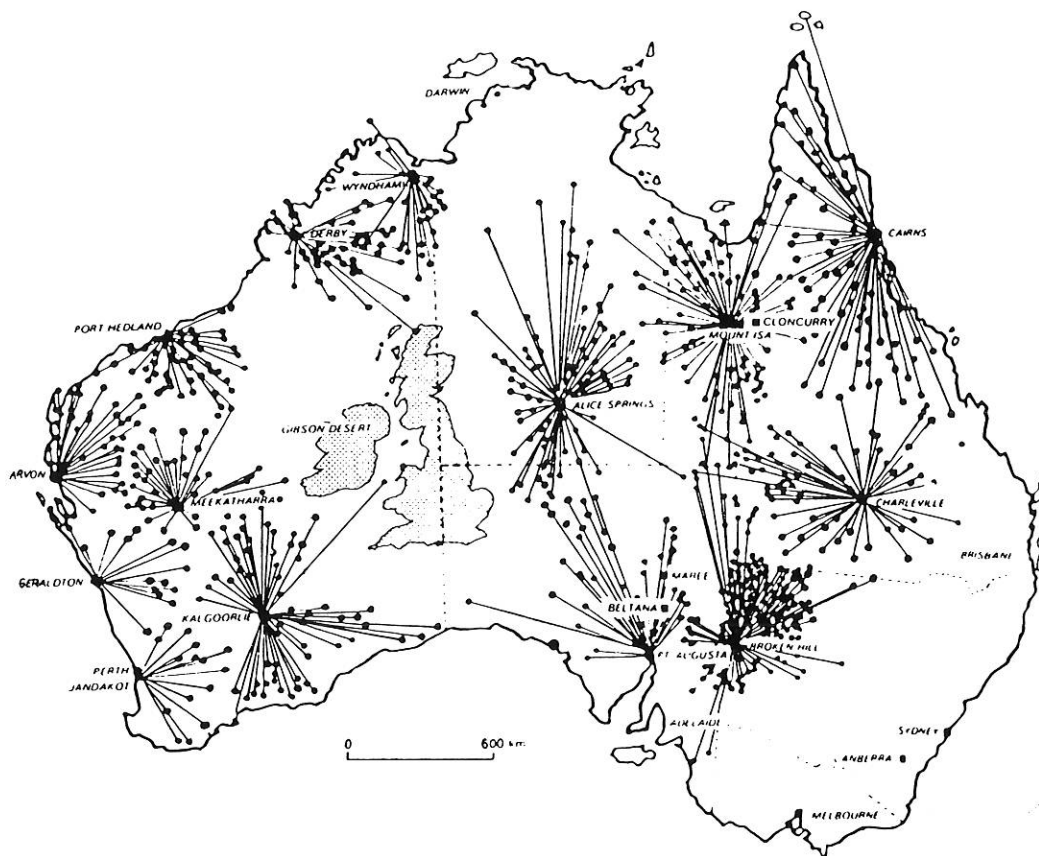


Figure 3 Les « médecins volants » au service de la population australienne
 Le service aérien permet d'atteindre une population rare, dispersée à l'extrême et de compenser la faiblesse de l'armature urbaine à l'intérieur du pays
 Source : Royal Flying Doctor Service of Australia, Alice Springs.



ue celles du
 euplée que
 fourmières
 mazonne, de
 dehors des
 population
 l'histoire »
 ollfus *et al.*,
 ergence des
 répété des
 sociale, et la
 techniques
 opicale, ont
 habitants au
 du peuple-
 compte des

onséquences
 les densités
 élémentaires
 rces locales
 agnes et les
 lement pro-
 ns les villes,
 ait pour l'es-
 0 % du total
 peuplement
 le, mais plu-
 s villes. Très
 e également
 économique
 emel, 1959 ;

le l'urbanisa-
 e écologique
 grier dans la
 l'inventivité
 lation maxi-
 1 moins opti-

3. Des systèmes de peuplement auto-organisés

Les questions évoquées ci-dessus peuvent être posées à tous les niveaux géographiques, mais c'est surtout à méso-échelle que l'on a examiné les formes prises par la répartition du peuplement, par son organisation spatiale.

3.1. Un peuplement en noyaux

Les populations humaines se répartissent sur un territoire en formant des agrégats de plus ou moins grande dimension, hameaux, villages, villes. Cette propension au regroupement a reçu des interprétations diverses, d'ordre sociologique (« le premier principe d'agrégation des maisons est la sociabilité » dit Reynaud, 1841, cité par Robic, 1982), mais aussi économique (« les artisans ne sont pas seulement portés à rapprocher leur maison par le plaisir qu'ils ont à se trouver ensemble, mais par le besoin continu qu'ils ont les uns des autres », *ibid.*) en vertu des avantages conférés par la plus grande dimension des établissements (économies d'échelle) et par l'utilisation indivise d'infrastructures de toutes natures (économies d'agglomération), ou encore politique et religieux, la concentration de la population en certains lieux facilitant le contrôle d'un groupe social par le pouvoir.

3.2. Répartition et distribution

Comme le rappelle C. Moindrot (*chapitre 25*), les géographes ont consacré une attention considérable à l'analyse de la répartition du peuplement rural dans les finages, le groupement de l'habitat en villages ou sa dispersion en nombreux hameaux ou écarts étant un élément important de la description et de la typologie génétique des systèmes agraires.

Des analyses statistiques ont précisé les localisations préférentielles du peuplement, les populations se regroupant plutôt sur les littoraux, dans les parties basses mais non inondables des plaines et des vallées (quand elles ne se perchaient pas sur des buttes défensives ou n'étaient pas reléguées dans des montagnes-refuges), et ont souligné la fréquence des sites urbains le long des cours d'eau. Les études des semis de peuplement ont été effectuées aussi, plus récemment, du point de vue de l'analyse spatiale, afin de les rattacher à quelque grand type de distribution. Par la méthode des carreaux, ou l'analyse du voisin le plus proche, (King, 1961), ces travaux ont établi que, bien souvent, les noyaux de peuplement sont séparés par des espacements réguliers, différant significativement de ceux des distributions aléatoires de type poissonien. Les espacements moyens séparant les agrégats sont d'autant plus réguliers qu'il s'agit de villes de grande taille (Vlora, 1979 ; Pumain, 1984 ;

Guérin-Pace, spatiale dans l

3.3. De la hié

Bien d'aut peuplement r cette organisa villes, depuis saint-simonien en 1841 créai rence du « sy térie et des di portance des la population semis des vill centres hiéran territoriale de malisée par c lieux centrau centraux ne d peuplement, elle ne prend ment, et n'int

3.4. ... aux sys

Des sché tions plus réé des lieux cen malisée à l'ai Zipf, (1949) d'autres distr nus dans une villes est une t-on aujourd' 10 000 habit (deux fois mo plus d'un mil multiplie la

Guérin-Pace, 1990), fait qui traduit l'importance des effets de concurrence spatiale dans leur développement.

3.3. De la hiérarchie des villes...

Bien d'autres approches ont montré que, dans un territoire, les noyaux de peuplement ne sont pas distribués de façon quelconque. Les régularités de cette organisation territoriale ont d'abord été mises en évidence à propos des villes, depuis le milieu du XIX^e siècle, par des statisticiens ou des ingénieurs saint-simoniens au moment de la construction des chemins de fer. Reynaud en 1841 créait une véritable théorie des lieux centraux et évoquait la cohérence du « système général des villes » ; Lalanne notait les « lois de l'équidistance et des distances multiples » déterminant leur implantation et liait l'importance des villes à celle de leur carrefour ; Levasseur, dans son histoire de la population française en 1888, développait une analogie entre une carte du semis des villes et un ciel étoilé. L'organisation des villes en un réseau de centres hiérarchisés par la taille et régulièrement espacés d'après la logique territoriale de l'offre et de la demande de services devait être par la suite formalisée par des théories géographico-économiques, comme la théorie des lieux centraux de Christaller (1933) et de Lösch (1941). La théorie des lieux centraux ne donne cependant qu'une explication statique de l'organisation du peuplement, conçue comme un équilibre territorial (*chapitre 27*). En outre, elle ne prend pas en compte la dimension historique des trames de peuplement, et n'intègre pas la dimension de leur rapport à l'environnement.

3.4. ... aux systèmes de peuplement

Des schémas plus simples, a-spatiaux, ont prétendu donner des descriptions plus réalistes que la stricte hiérarchie de niveaux prévue par la théorie des lieux centraux. La distribution statistique de la taille des villes a été formalisée à l'aide de modèles mathématiques. La célèbre « loi rang-taille » de Zipf, (1949) est en fait une distribution de Pareto, utilisée pour décrire d'autres distributions très contrastées, comme celle de la répartition des revenus dans une société. Elle résume l'observation selon laquelle le nombre des villes est une progression géométrique inverse de leur taille. Ainsi dénombre-t-on aujourd'hui dans le Monde quelque 20 000 agglomérations de plus de 10 000 habitants (Moriconi, 1991), il y en a environ 10 000 de plus de 20 000 (deux fois moins pour une taille double) et 2 000 de plus de 100 000, 200 de plus d'un million d'habitants (soit dix fois moins de villes chaque fois que l'on multiplie la population par dix). En France, on compte un peu moins de

2 000 unités urbaines de plus de 2 000 habitants, environ 200 villes de plus de 20 000 et une vingtaine de plus de 200 000 habitants.

Plus récemment, on a démontré que c'est en fait l'ensemble des unités de peuplement qui forme un système cohérent : il existe des rapports dimensionnels très précis entre le nombre total des habitants d'un territoire et le nombre des lieux habités de différentes tailles (*figure 4*). La taille des unités de peuplement se conforme à une distribution lognormale, très dissymétrique (elle peut être assimilée à une distribution de Pareto quand seules les villes sont considérées). Ce modèle est très général : il a été observé aussi bien pour des unités de peuplement préhistoriques (van der Leeuw, 1990 ; Fletcher, 1986) que pour des ensembles de villages et de villes au cours de l'histoire (Baker, 1969 ; de Vries, 1984 ; Lepetit, 1988). Ce modèle persiste lors de périodes de croissance comme au cours des époques de régression de la population (de Vries, 1984).

Des démarches très diverses ont été proposées pour expliquer cette organisation hiérarchique des unités de peuplement, jusqu'à des modèles prétendant voir dans cette distribution le simple produit du hasard, distribution qui serait la plus probable si l'on applique le principe de maximisation de l'entropie. Outre son *a priori* discutable (rien n'indique qu'un système de peuplement humain soit jamais en état d'équilibre), on doit signaler que cette approche ne retrouve une distribution du type de celles qui sont observées que par l'introduction (subreptice) d'une contrainte sur le processus qui stipule un certain degré d'agrégation du peuplement (Curry, 1964 ; Pumain, 1982).

En fait, considérer seulement la forme de la distribution statistique des unités de peuplement, et seulement à un moment donné, ne permet pas de trouver une explication satisfaisante de leur extraordinaire régularité. On s'oriente aujourd'hui vers des modèles à la fois dynamiques et spatiaux. Par analogie avec d'autres systèmes physiques qui présentent une structure hiérarchique semblable, fractale, on peut concevoir l'ensemble des lieux habités d'une région ou d'une nation, voire d'espaces plus vastes dans lesquels des agrégats de peuplement entretiennent des relations, comme des systèmes dynamiques, auto-organisés. Cependant l'analogie physique ne suffit pas, on doit inclure dans la description les propriétés spécifiquement géographiques qui fondent la dynamique des systèmes de peuplement.

illes de plus

es unités de
orts dimen-
ritoire et le
e des unités
ssymétrique
les les villes
é aussi bien
uw, 1990 ;
au cours de
lèle persiste
éggression de

te organisa-
prétendant
on qui serait
e l'entropie.
peuplement
te approche
que par l'in-
cule un cer-
'82).

atistique des
rmet pas de
gularité. On
patiaux. Par
ructure hié-
ieux habités
lesquels des
es systèmes
ffit pas, on
ographiques

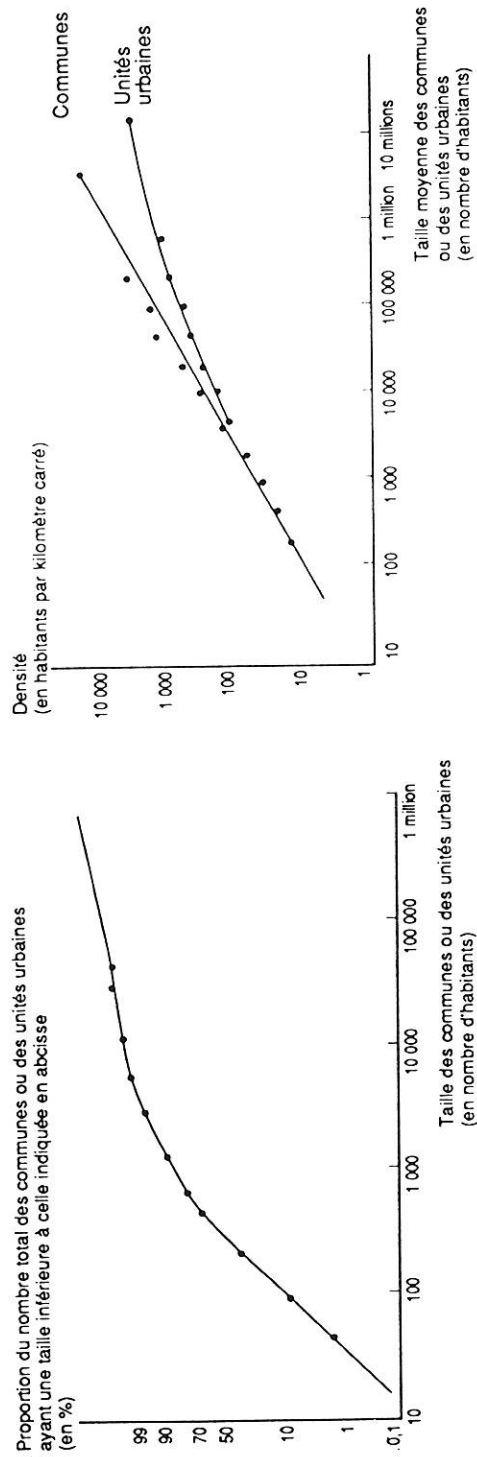


Figure 4 Le continuum rural-urbain (exemple de la France)
C'est parce que les noyaux de peuplement s'accroissent en moyenne de façon multiplicative que leur dimension, en nombre d'habitants, suit une progression géométrique très régulière, assimilable à une loi log-normale. La densité du peuplement augmente très régulièrement avec le nombre d'habitants des communes ou des unités urbaines. Le passage du rural (moins de 2 000 habitants) à l'urbain (plus de 2 000) s'effectue sans rupture. Source : D. Pumain, 1989, *Voir la France autrement*, Paris, La Documentation Photographique, 6 101, p. 23-24.

4. La dynamique des systèmes de peuplement

Ces nouvelles tentatives de formalisation s'appuient sur la connaissance de l'évolution du peuplement aux différentes échelles géographiques.

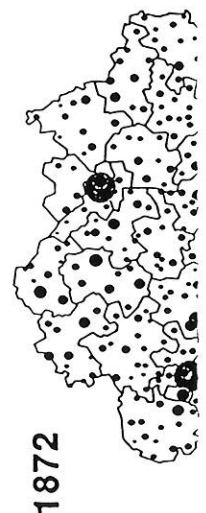
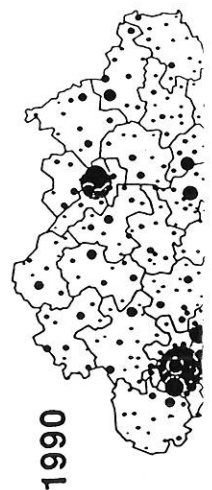
4.1. De la diffusion à la concentration

Dans l'histoire du peuplement de la terre, depuis l'hypothétique colonisation de l'ensemble des continents par un groupe paléolithique qui serait originaire d'Afrique orientale, ont alterné des phases d'extension et de repli, de diffusion et de rétraction des populations. L'archéologie est parfois impuissante à retracer dans le détail ces évolutions : on tendrait aujourd'hui à réduire la place accordée aux grandes migrations de peuples et à insister sur l'importance des contacts et des échanges, dans l'interprétation de la diffusion de certains artefacts ou même de pratiques culturelles (Renfrew, 1989 ; De Planhol, 1988). Archéologie et géographie historique rendent compte des modifications considérables intervenues au cours des siècles dans la carte du peuplement.

A meso-échelle et sur le très long terme, on observe une tendance à la concentration de la population dans des agrégats de plus en plus grands (*figure 5*). Cette tendance s'est particulièrement amplifiée au cours des deux derniers siècles, avec le processus d'urbanisation qui a conduit dans de nombreux pays à regrouper plus de 80 % de la population dans les villes, alors qu'elles n'en concentraient que 20 % ou moins auparavant (*chapitres 37 et 38*).

Les relations des populations au milieu dans lequel elles se déploient ont en outre fondamentalement changé : alors que la distribution spatiale de l'activité humaine était à l'origine fortement contrainte par les ressources et les rythmes de l'environnement naturel (Carlstein, 1982), ce sont les formes spatiales de la communication humaine qui se sont progressivement imposées dans le milieu géographique. Selon H. Reymond (1981), les sociétés humaines, sous la contrainte d'espacement de leurs implantations, tendent à transformer l'étendue de la surface terrestre, hétérogène et anisotrope, en un espace plus homogène et isotrope. D'autres géographes (Pinchemel, 1988) considèrent que les faits de spatialisation (mise en espace de la surface de la terre par les sociétés) ont pris progressivement plus d'importance dans la construction des territoires que les faits d'humanisation (transformation des milieux naturels).

Dans ce processus, la transition de l'économie villageoise à l'urbanisation a été depuis longtemps rapportée au changement d'échelle dans la vie de relations (Braudel, 1979). Ces interprétations reviennent à considérer que les



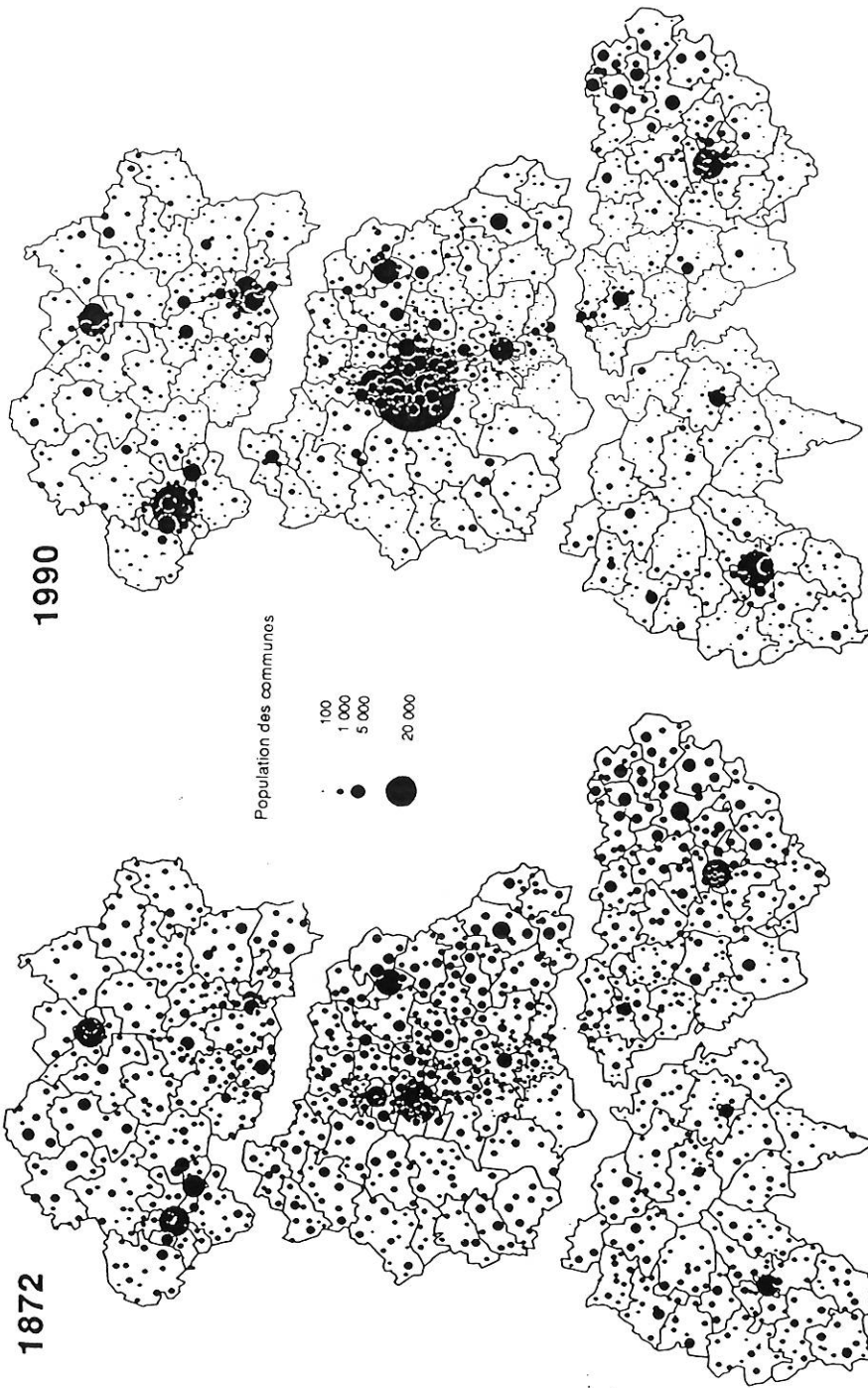


Figure 5 Un siècle de concentration du peuplement en Auvergne
 Avec 1 321 214 habitants en 1990, l'Auvergne retrouve pratiquement le même niveau de population qu'au recensement de 1806. A l'époque, elle représentait 4,5 % de la population française, en 1990 2,3 %
 Source : INSEE, *Le point économique de l'Auvergne* n° 49, 1991.

connaissance
ques.

que colonisa-
ti serait origi-
de repli, de
rfois impuis-
aujourd'hui à
à insister sur
de la diffu-
ifrew, 1989 ;
t compte des
is la carte du

endance à la
plus grands
urs des deux
lans de nom-
s villes, alors
tres 37 et 38).
loient ont en
iale de l'acti-
ources et les
s formes spa-
ent imposées
les sociétés
ns, tendent à
trophe, en un
emel, 1988)
surface de la
ance dans la
ormation des

'urbanisation
uns la vie de
dérer que les

villages et les villes représentent deux formes majeures et fondamentalement distinctes de rapport au territoire : alors que les villages (et aussi par exemple les exploitations minières) valorisent essentiellement des ressources locales, de **site**, les villes doivent leur existence à la mise en réseau de sites éloignés, et ainsi tirent parti de richesses de **situation**.

Au cours du temps, l'accumulation des richesses par les activités commerciales et l'échange permettent la complexification de la vie sociale, la division du travail et la diffusion par les villes des innovations. Les villes deviennent plus nombreuses et plus grandes, l'accroissement de la vitesse et de l'efficacité des communications élargit la portée spatiale de leurs activités. Par exemple, on observe aujourd'hui le processus de formation d'un réseau bien connecté de villes à l'échelle de l'Europe, du fait de la multiplication des liens internationaux dans la plupart des activités et de l'accélération de la vitesse des communications. Tout se passe comme si l'espace physique avait rétréci, du fait de la plus grande accessibilité des lieux, tandis que l'espace des échanges s'agrandissait (*chapitre 4*). Leurs effets, qui modifient profondément les organisations territoriales, ont été analysés à maintes reprises, par exemple par D. Janelle (1969) ou par E. Juillard (1972) sous les appellations de « **contraction** » ou de « **convergence** » de l'espace-temps. Ces changements de la pratique de l'espace ont aussi profondément affecté les représentations collectives du rapport au milieu géographique (Robic, 1992).

4.2. Stabilité des organisations hiérarchiques

Les civilisations meurent, mais les villes leur survivent parfois. En dépit des ruines de capitales d'empires déchus, ou des cités-fantômes abandonnées après quelque ruée minière, en dépit des glissements qui substituent progressivement à la tête des « économies-mondes » un pôle à un autre, la tendance majeure qui gouverne l'évolution des villes semble bien être au maintien du système qu'elles forment. Par delà le processus multiséculaire d'accroissement de la population, du nombre et de la dimension des lieux habités, par delà les bouleversements de la répartition de la population du fait du passage d'une économie agraire à une économie industrielle et tertiaire, par-delà les effets territoriaux dus à la contraction espace-temps, on observe une très grande persistance de la configuration spatiale et hiérarchique du peuplement. Les sites des villes et des villages ont le plus souvent une histoire longue de plusieurs siècles, voire de millénaires, les grandes villes d'aujourd'hui avaient le plus souvent acquis une dimension notable avant la révolution industrielle. En Europe, les deux-tiers des villes qui figuraient aux cent premiers rangs par leur population en 1500 y étaient encore 300 ans plus tard (De Vries, 1984).

Dès le XIV^e siècle, la plus grande que celle en 1830 comme elle est maintenant, la production est encore très loin être combattue que les villes de l'intérieur,

4.3. Dynamique spatiale

En dépit des différences de l'évolution elles prennent des ont pu freiner l'Europe de l'Est tirer les hiérarchies régulièrement sélectionnées s'accomplissent des choses : les activités urbaines produit involontairement qui relie les habitants d'un système dynamique une tendance hiérarchique résulterait de l'explosion de la population, qui d'ensemble ; la géographie, le système de peuplement renforce les hiérarchies, qui avant (1991).

La modélisation des coûts d'intervention. En effet, le degré de liberté

Dès le XIV^e siècle, la population de l'agglomération de Paris était quatre fois plus grande que celle de la deuxième ville française, elle l'était sept fois plus en 1830 comme elle l'est encore aujourd'hui. Dans les territoires de peuplement récent, la prééminence des premières colonisations littorales ne peut être combattue que par un effort considérable d'aménagement en faveur des villes de l'intérieur, comme cela a été fait pour Brasilia, qui bien que capitale est encore très loin de la première ville du Brésil.

4.3. Dynamique spontanée ou maîtrise du peuplement ?

En dépit des vitesses variables de la croissance de la population des pays, des différences de leur niveau de vie et de leur taux d'urbanisation, l'organisation et l'évolution du peuplement semblent échapper à tout contrôle, tant elles prennent des formes semblables sur toute la planète. La Chine et l'Inde ont pu freiner l'urbanisation de façon autoritaire ou incitative, les pays d'Europe de l'Est ont tenté de réduire les inégalités de taille des villes, d'aplatir les hiérarchies (*chapitre 44*). Partout cependant le peuplement s'organise régulièrement selon une hiérarchie de tailles et d'espacements, partout l'urbanisation s'accompagne d'une concentration accrue. Personne n'a planifié cet état des choses : la hiérarchie des fonctions administratives, celle des formes organisées de la distribution, ne représentent qu'une toute petite part des activités urbaines. On peut donc voir cette régularité remarquable comme le produit involontaire, spontané, « auto-organisé », des interactions multiples qui relient les individus dans leur pratique du territoire. L'ensemble des lieux habités d'un système de peuplement peut ainsi être conçu et modélisé comme un système dynamique, dont l'organisation hiérarchique s'expliquerait par une tendance historique à la concentration du peuplement, et dont la stabilité résulterait de l'extrême rapidité des fluctuations locales de la répartition de la population, qui traduisent les interdépendances des villes dans la structure d'ensemble ; la forme des interactions des populations dans l'espace géographique, rend compte des modifications lentes de la structure du système de peuplement, sous l'effet de la contraction de l'espace-temps qui renforce les hiérarchies et des irrégularités de diffusion de certaines innovations, qui avantagent momentanément certaines parties du système (Pumain, 1991).

La modélisation devrait permettre de mieux mesurer les possibilités et les coûts d'interventions éventuelles dans la dynamique du système de peuplement. En effet, les sociétés contemporaines se posent le problème de leur degré de liberté face à l'organisation territoriale de leur habitat. Ces réflé-

xions ont été suscitées par les mouvements récents de déconcentration des populations urbaines, vers les franges rurales péri-urbaines d'une part, et vers les petites villes d'autre part. Ces tendances à la « contre-urbanisation » (Berry, 1976) ont été observées dès la fin des années 1950 aux Etats-Unis puis avec quelques décalages en Europe au cours des décennies suivantes. Le bilan qui vient d'en être fait (Champion, 1989) n'est pas tout à fait concluant, car des mouvements inverses sont apparus depuis le début des années 1980, qui tendent à une reconcentration vers les grandes villes. Ce processus de « métropolisation » a été interprété comme la conséquence de la mise en réseau des villes à une échelle plus vaste, permise par l'accélération et l'intensification des communications (Pumain *et al.*, 1991). Il y a d'ailleurs un contraste paradoxal entre le besoin d'espace des populations qui s'exprime par la poursuite de la déconcentration des zones urbaines à l'échelon local, par la péri-urbanisation, et la concentration croissante de cette population en vastes conurbations dans la sphère d'influence des grandes métropoles, tandis que des espaces ruraux superbes sont en voie d'abandon (Pumain, Faur, 1991). Sommes-nous à jamais dépendants de l'organisation hiérarchisée et toujours plus concentrée du système de peuplement ? Est-il possible d'imaginer une autre forme de relation entre l'habitat et l'environnement, que faciliterait une meilleure utilisation des possibilités offertes par les télécommunications de toute nature (Bakis, 1990) ?

En termes de dynamique du système de peuplement, il semble que l'on se trouve ici à un point de bifurcation, à un moment de l'évolution où il est possible d'imaginer au moins deux trajectoires possibles, dont on ne sait laquelle sera effectivement réalisée : soit ce sont les paramètres économiques et la propension à « transformer l'étendue en espace » qui s'affirmeront, et le peuplement se concentrera en de très vastes **mégapoles**, dont la côte Est des Etats-Unis, la région de Tokyo et l'Europe rhénane nous donnent déjà quelques exemples – compte tenu des évolutions amorcées, c'est la forme de peuplement à venir la plus probable ; soit ce sont les paramètres qui prennent en compte l'aspiration des populations à une plus grande proximité avec la nature, et l'utilisation des facilités de communication comme le télétravail qui l'emporteront, et une certaine déconcentration est alors susceptible de contrecarrer la tendance plus que séculaire à la concentration du peuplement, amorcée avec l'urbanisation.

Enfin, pour les « nouveaux nomades » des sociétés contemporaines, l'espace de vie ne se limite plus au lieu de résidence, ni à une zone en contiguïté, mais forme un réseau de lieux visités selon des fréquences et des temps de séjour variables : la carte de la répartition diurne de la population d'une

région urbaine es
ment des pays dé
des littoraux et de
pour l'homme-hal
géographique doit

Lectures recomm

- Boserup E., 1970, *L*
Cauvin C. et Reym
Documents de
Dollfus O., Durand
chap. 15 « Le j
Mondes nouvea
George P., 1951,
monde », Paris
George P., 1989, *Le*
Klatzman J., 1983,
Noin D., 1979, *Ge*
Pinchemel P. et G.,
Pumain D., 1982, *L*

Mots-clefs

- Contraction de l'es
temps,
Conurbation,
Convergence de l'e
temps,
Densité,
Dynamique du peu
ment,

région urbaine est plus concentrée que sa répartition nocturne ; le peuplement des pays développés au mois d'août inverse les concentrations au profit des littoraux et des régions rurales. T. Hägerstrand (1975) a bien montré que, pour l'homme-habitant aussi, la problématique du couple population-espace géographique doit désormais intégrer le temps.

Lectures recommandées

- Boserup E., 1970, *Evolution agraire et pression démographique*, Paris, Flammarion.
 Cauvin C. et Reymond H., 1988, *L'espacement des villes*, Paris, CNRS, Mémoires et Documents de Géographie.
 Dollfus O., Durand-Dastès F., Ferras R. et Knafou R., 1990, « Le système Monde », chap. 15 « Le peuplement et ses turbulences » in R. Brunet, O. Dollfus, (éd.) : *Mondes nouveaux*, Hachette-RECLUS, Géographie Universelle, tome 1.
 George P., 1951, « Introduction à l'étude géographique de la population du monde », Paris, PUF, *Travaux et Documents de l'INED* n° 14.
 George P., 1989, *Les hommes sur la Terre*, Paris, Seghers.
 Klatzman J., 1983, *Nourrir 10 milliards d'hommes ?*, Paris, PUF.
 Noin D., 1979, *Géographie de la population*. Paris, Masson.
 Pinchemel P. et G., 1988, *La face de la Terre*, Paris, Colin.
 Pumain D., 1982, *La dynamique des villes*, Paris, Economica.

Mots-clefs

Contraction de l'espace-temps,	Front pionnier,	Peuplement urbain,
Conurbation,	Hiérarchie,	Répartition du peuplement,
Convergence de l'espace-temps,	Loi rang-taille,	Sous-peuplement,
Densité,	Mégapoles,	Site,
Dynamique du peuplement,	Optimum de peuplement,	Situation,
	Peuplement,	Surpeuplement,
	Peuplement rural,	Trame de peuplement.